

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Troubadour de ce temps et d'antan Rétrospectives de Gilles Vigneault

Caroline Bayard

Number 34, Summer 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39545ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bayard, C. (1984). Review of [Troubadour de ce temps et d'antan : rétrospectives de Gilles Vigneault]. *Lettres québécoises*, (34), 26–28.

Poésie

par Caroline Bayard

Troubadour de ce temps et d'antan

Rétrospectives

de Gilles Vigneault

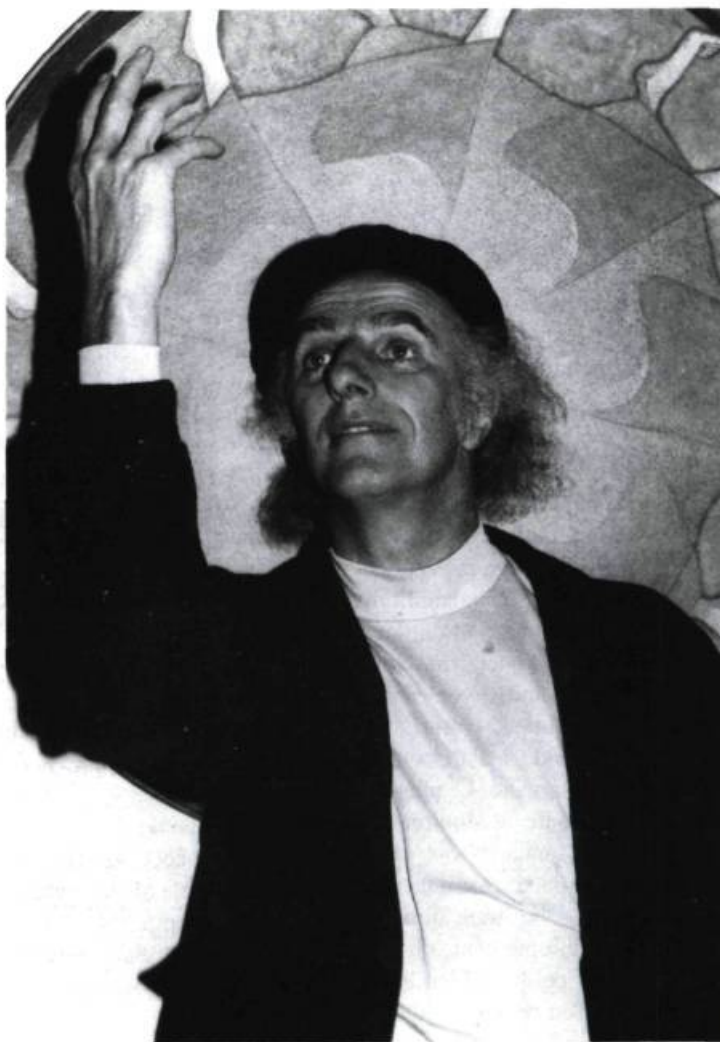


Photo: Athé

Il sera finalement venu dans les bibliothèques du siècle avec la totalité de ses textes. Les chansons, *Tenir paroles*, en deux volumes et les poèmes de 1957 à 1977, *Silences*. Vingt-six ans d'errements, de voyages, de jubilations, de petits matins blêmes, ourlés de cernes, de salles surchauffées, de foules aux tremblements océaniques, dans l'urbanité ou les villages et tout cela aboutit aussi à du papier, dûment broché, relié, trois volumes aux tranches épaisses.

Les chansons sont probablement de ces volumes les deux vers lesquels d'aucuns dirigeront immédiatement leur attention. Forcément elles nous offrent l'illusion attirante du familier, du territoire reconnu, savouré, partagé. Nous les avons au creux de la gorge et dans les antichambres du tympan. Qui ne les a pas entendues sous de multiples cieux? depuis Radio-Luxembourg jusqu'au juke-box poussiéreux du relais de poids-lourds à la sortie de St-Boniface?

Sauf que cette fois-ci elles ont été amputées d'une partie de leur existence. Paroles sans musique. Hors de la musique. Curieux effet. De l'ordre d'une redécouverte. Mais une redécouverte qui fait abstraction d'une partie du corpus. Lecture

de script après le film. Étude d'une pièce après le spectacle. Il y a eu dépouillement, soustraction, détournement. Que restait-il? le squelette? les os? la structure primordiale? ou s'agit-il là au contraire d'une autre réalité? distincte de la première, autonome? Je serai portée à croire que la deuxième possibilité est la plus probante. À condition toutefois de ne pas se trouver en face de paroles qui sont déjà à nos oreilles indélébilement unies à l'autre texte. «Le temps qu'il fait sur mon pays», «Jos Monferrand», «Je chante pour», «Si les bateaux» sont aussi, seront toujours cet autre. Ce n'est pas que nous refusions la parole écrite, c'est qu'elle porte en elle-même une autre composition, une altérité sonique qui est et n'est pas là, et nous trouble. On peut supposer que c'est une expérience que d'autres poètes et compositeurs nous ont fait traverser avant Vigneault. Georges Brassens ou Léonard Cohen pour n'en mentionner que deux. Ce n'est pas que la compartimentation des rôles soit une évidence en soi mais qu'un texte mis en musique n'est plus un texte. Il y a eu une intervention capitale, celle d'un autre énoncé. Un énoncé qui n'est ni innocent ni oubliable ni superfétatoire. Et qui est d'autant plus présent que c'est notre propre mémoire qui s'obstine à le réinsérer dans un sillage

sonique. L'ultime effet de cette expérience? on ne lit plus, on entend, on ne distingue plus chaque élément dans un cheminement progressif et lent, on se berce, on se balance, on est en mouvement. On manque de silence. Le texte poétique a besoin de vide. Celui-là ne peut pas en avoir. Il a autre chose.

Les chansons moins connues (du moins de moi), nous offrent des textes plus intègres, «en soi» découvrable et déchiffrable, un terrain nouveau dont les ramifications exploratoires excitent la curiosité. C'est l'autre réalité, l'autre versant de la montagne (par opposition à la page de Saussure dont le recto/verso métaphorise l'indissociabilité parole/musique). L'ignorance a ici des vertus. Je n'ai jamais entendu («Avec nos yeux»), je puis donc maintenant le lire et donc l'entendre (plutôt que de le ré-entendre dans la pulsion qui aurait pu lui être préalablement conférée):

*Avec nos yeux, avec nos mains
Dont nous aurons été humains
Nous nous serons à peine vus
Nous serons-nous touchés? À peine.
Nous aurons mis tout notre enjeu
À ne pas être malheureux.
La roue ne cesse de tourner
Emportant gestes et regards
Dans un tourbillon d'infortune
Sans nous offrir un lendemain.
Fermés nos yeux, fermées nos mains,
Qui retrouvera les chemins
Par lesquels nous voulions surprendre
Le mot de passe de l'amour?
Nous aurons vécu sur la terre
Sans rien tenter d'un jour à l'autre
Pour apprivoiser le mystère;
Nous serons passés au soleil
Sans jamais remarquer notre ombre
Et, les yeux secs et les mains blanches,
Nous sortirons de ce sommeil
Sans l'avoir comparé à l'Autre.*

(Avec nos yeux)

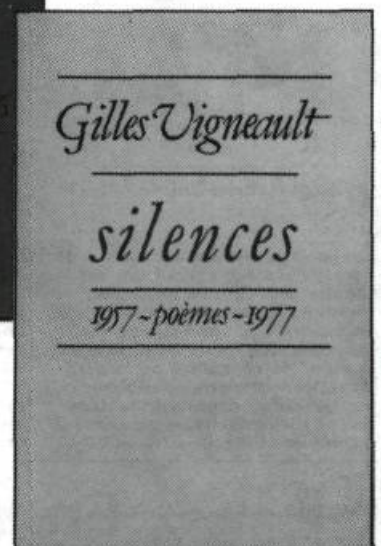
Le nous est un pronom d'élection chez Vigneault et peut-être plus dans ces volumes que dans les poèmes. C'est un nous implicite et complice qui entraîne dans ses sillages une adhésion à la fois sûre et diffuse. C'est certainement le nous d'une communauté marine, atlantique et québécoise mais aussi un nous-humanité qui fait le pari globalisant de l'ensemble des communautés masculines, féminines, enfantines. Du minuscule au vaste. Ce qu'il y a d'intéressant ici c'est l'absence d'identifications intermédiaires. Comme si entre l'univers de Natashquan et la totalité de l'humanité il n'y avait pas de points médians. Pas de textes sur d'autres ancrages géographiques. Barbara avait plongé dans le monde des enfants de Göttingen, Jean Ferrat dans celui de Cuba. Vigneault ne part pas en maraude imaginaire dans un au delà culturel. Son espace est à la fois spécifique au point d'en devenir infinitésimal, vaste jusqu'à ce transformer en un *magnum opus* incommensurable. Il y a de la force dans ce va et vient intense: rapidité, condensation, percutance. Et une faiblesse aussi, le champ moyen n'existe pas. Il ne nous aurait pas déplu d'être projeté dans un espace qui ne soit ni de la côte nord ni universel, qui nous ouvre un univers d'altérité sans pour autant jouer le jeu de la synthèse globalisante.

Si les moments les plus forts des chansons sont ceux qui ont un ancrage dans un espace terrestre et défini («Jack Monoloy», «La Manicoutai», «Le temps qu'il fait sur mon pays»), cela ne veut pas dire que celles dont la volute se déploie autour de la subjectivité soient négligeables.

En fait, la vulnérable instantanéité, le ténu, le minuscule du je, les coins de vitre, les gros chats blancs couchés en rond («Les nuages»), l'enfant qui cherchait ses mots («L'enfant et l'eau»), ceux-là sont les moments privilégiés que Vigneault découpe pour nous. Ce ne seront pas nécessairement ceux qui feront danser aux fêtes, ou donneront une impulsion au mollets des foules, mais ce sont les fragments qui perdurent. Il y a une complicité immédiate, vivace et ardente entre la subjectivité de notre mémoire et celle de sa voix. Il serait intéressant ici, comme du reste dans les poèmes, d'examiner la stratégie des pronoms. Le constant va et vient entre je et tu (dialogue d'amants, dialogues d'amis, troubadour-auditeur complices), le fort déploiement du nous-communauté, du nous qu'il encourage et admoneste à la fois (infini à fonction d'objurgation), et puis aussi le on collectif, le on de la jubilation du groupe, du jarret qui aime les bourrées et rigodons («La danse à St Dilon»), et qui veut être rassuré sur sa propre vitalité de mortel. Entre ces je, tu, nous et on l'énergie circule, énergie et pronoms que l'on retrouve dans les poèmes, sauf qu'ici le descriptif a la primauté sur le prescriptif, le narratif sur l'imperatif:

*Les pierres que nous avons vues
Dans ce voyage souterrain
Venaient d'être posées pour nos yeux retrouvés
Elles n'étaient pas vieilles
Mais leur tranquillité nous fut familière
Et bientôt le moindre grain de sable
Fut un ami secret dans le moindre instant de neige*

(Les pierres que nous avons vues).



Il y a dans les textes des poèmes une intégrité absolue: ils n'ont pas été utilisés pour d'autres fonctions, ni cernés par de multiples tympans. La découverte en est radicale, totale, parfaite. J'aime les textes moins connus de Gilles Vigneault: la vie de l'aventurier qui débarque aux Amériques et nous parle d'outre-tombe du sable, des cailloux et de l'or des rivières:

*Ami dis-moi. Pourquoi fallait-il que je meure
D'une balle égarée aux bagarres d'alors
Tandis qu'au Sablier brisé coulait de l'or.*

Celles des migrations d'oiseaux et des coordonnées imparfaites d'amants potentiels jamais vraiment réunis:

*Nous nous rechercherons
Jusqu'à la fin du monde
Las de n'avoir jamais été
Au bon moment
Sur le quai qu'il fallait
Et d'avoir parcouru
Les villes de la terre
Et les saisons de l'homme
Mais nous avons forcé
Les yeux à regarder
Et l'esprit à se tendre
Par acquit de conscience
Car nous savons très bien
Que rien ne sert de rien
Une fois établie
La courbe de nos vies
Si désespérément
Si désespérément
Parallèles.*

(Coordonnées)

(texte à rapprocher de certaine exclamation Baudelairienne «toi que j'aurais aimée»).

Beaucoup reprocheront sans doute à Vigneault sa simplicité. Mais est-ce que la simplicité trahit? est-elle une mince couche de glace sous les pieds? le fait-elle glisser du fugitif au cliché? Le danger est réel mais la surface ne craque que très rarement sous les pieds de Vigneault. Peut-être est-ce son humour, son délié, sa capacité de passer à une autre carte du grand jeu qui lui sauvent la mise:

*J'ai laissé mon vrai personnage
Dedans la peau d'un troubadour
Je suis au mauvais Moyen-Âge
C'est pourquoi quand je dis d'amour
Je dis qu'il faut être fidèle*

(Le temps qui tourne)

L'in petto fugace de ce soi-disant mauvais moyen-âge le révèle à nos yeux comme une ellipse en mouvement constant, jamais d'arrêt, jamais de fixité, le vent souffle sur les histrions en voyage et ils sont de l'aujourd'hui, de l'arrière présent, des autres et de ce temps. □

Avril 1984

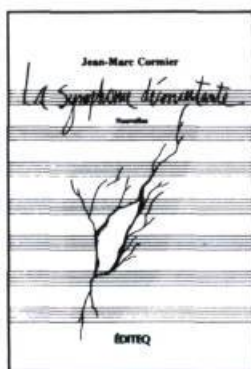
La Brèche-à-Ninon
Roman, 236 pages, 12,95\$
ISBN 2-920307-07-X



Réal-Gabriel Bujold

Sur la côte gaspésienne, non loin de Percé, l'École d'agriculture est le théâtre d'aventures multiples: la mystérieuse gratale du vendredi, le drame des Boutons-à-Quatre-Trous, les explosions qu'allume le frère Ponton, les conquêtes de la petite corsetière Amulette DesRuisseaux, etc. Des personnages truculents que rien ne tient en échec et qui animent ô combien la Brèche-à-Ninon...

La Symphonie déconcertante
Nouvelles, 128 pages, 10,00\$
ISBN 2-920307-12-6



Jean-Marc Cormier

Les six nouvelles que ce recueil donne à lire interrogent profondément le lecteur. Elles témoignent à leur manière du mal de vivre de toute une génération, ceux et celles qui ont eu vingt en 1968. Mais il y a plus! Elles contribuent à inscrire dans les lettres québécoises une page essentielle de la littérature dont notre prude dix-neuvième siècle les avait privées.

Les petits soleils de Val-Brillant, 5,95\$
Conte, 24 pages, couleurs
ISBN 2-920307-14-4



Texte de
Jean Cossette
Illustré par
Raymond Bonin

Un matin le soleil dort une heure de plus qu'à l'accoutumée. Il était bien fatigué, lui qui devait briller tous les jours pour satisfaire aux besoins des enfants, des agriculteurs, des sportifs et... des touristes.

Quatre enfants partagent la sagesse de leurs grands-parents et trouvent une solution avantageuse pour tous. Un conte plein de chaleur, de couleur et de vitamine C, dans le décor... ensoleillé de la Vallée de la Matapédia.

La chamade électrique
Poèmes, 64 pages, 8,00\$
ISBN 2-920307-11-8



Gilbert Dupuis

LA CHAMADE ÉLECTRIQUE explore la sensualité des relations hommes-femmes/machines, réfléchit avec humour sur la liberté de l'opérateur et l'environnement du cœur. Il s'agit de saisir sous la peau des textes le pouls de l'Amérique, le trouble des rapports à l'objet-compagnon, le spectacle des spectateurs. Où le rapprochement des langages érotique et technique produit les flashes d'une complicité de l'homme-femme avec ses prolongements technologiques. Une poésie de sang-froid où le pace-maker du voisin gonflable bat LA CHAMADE ÉLECTRIQUE...



En vente chez votre libraire

Éditeq
C.P. 1254,
Rimouski, Qc
G5L 8M2